

> FRANÇAIS

Questionnements complémentaires

L'homme est-il maître de la nature ?

Corpus : La figure de l'arbre

L'homme entretient un rapport particulier avec l'arbre, fait à la fois de fascination et de respect. À travers cette relation se joue toute la maîtrise que l'homme veut imposer à la nature, et les limites de celle-ci.

L'arbre, qu'il soit cultivé ou abattu pour en faire un matériau de construction, devient dès les origines le symbole d'une emprise de l'homme sur la nature et du progrès de la civilisation. Le lit fabriqué par Ulysse est ainsi à l'image de l'intelligence de l'homme et de la civilisation grecque naissante. De la même façon, l'architecte Pouillon dans un récit historique fait revivre la construction de l'abbaye du Thoronet et la façon dont les moines construisent le monastère au milieu d'une nature sauvage. L'abattage du chêne devient le symbole de cette colonisation de la nature. Mais l'arbre sacrifié par l'homme garde toute sa noblesse, empreint qu'il est d'un rapport profond, essentiel à son environnement. Figure tutélaire de la Nature, force païenne de vie et de destruction, dépassant les limites temporelles de l'existence humaine, il devient objet de fascination pour l'homme, d'adoration et parfois de crainte, Ainsi apparaît-il dans

Texte n°1

Quand il sortit du bain, on aurait dit un immortel.
Il se rassit dans le fauteuil qu'il venait de quitter,
En face de sa femme, et lui dit ces paroles :
« Malheureuse, c'est toi entre toutes les faibles femmes
Qui a reçu des dieux le cœur le plus indifférent :
Aucune autre que toi ne pourrait aussi patiemment
Se tenir loin de l'homme qui, après tant de souffrances
Et vingt années d'absence, enfin retrouve sa patrie !
Allons ! nourrice, dresse-moi un lit, et que j'y dorme
Encore seul ; car, c'est un cœur de fer qu'elle a ! »
La sage Pénélope alors lui répondit :
« malheureux, ce n'est point indifférence ni hauteur,
Ni dépit de ma part : je sais ce que tu fus
Quand tu quittas Ithaque sur la barque aux longues rames.
Mais allons ! Euryclée, dresse le lit solide
Qu'il avait fait lui-même, hors de la forte chambre !
(...)
Elle parlait ainsi pour l'éprouver ; Ulysse alors,
En gémissant, dit à sa fidèle compagne :

« femme, ce mot que tu as dit m'a meurtri l'âme.
 Qui donc a déplacé mon lit ? C'eût été malaisé
 Même au plus habile homme, à moins qu'un dieu vînt à son aide,
 Qui l'eût facilement transporté à un autre lieu...
 Mais des mortels, aucun, ne fût-il vigoureux,
 N'eût pu le déplacer. Car il est un secret
 Dans la structure de ce lit ; je l'ai bâti tout seul.
 Dans la cour s'élevait un rejet d'olivier feuilli
 Dru, verdoyant, aussi épais qu'une colonne.
 Je bâtis notre chambre autour de lui,
 De pierres denses, je la couvris d'un bon toit,
 La fermais d'une porte aux vantaux bien rejoints.
 Ensuite je coupais la couronne de l'olivier
 Et, en taillant le tronc à la racine, avec le glaive
 Je le planai savamment et l'équarris au cordeau
 Pour faire un pied de lit ; je le perçai à la tarière.
 Après cela, pour l'achever, je polis le reste du lit
 En l'incrétant d'argent, d'ivoire et d'or ;
 Je tendis les sangles de cuir teintes de pourpre.
 Voilà le secret dont je te parlais ; mais je ne sais
 Si mon lit est encore en place, ô femme, ou si déjà
 Un autre, pour le déplacer, a coupé la racine.

Homère, *L'Odyssée*, chant XXIII, traduction de P. Jaccottet, 1982.

Texte n°2

Saint Jean le Baptiste, vingt-quatrième jour de juin

Dans un fracas, un cri grave come un râle, un souffle fort comme un coup de mistral, le chêne du chevet de l'église future s'est abattu dans le soleil du matin, en soulevant un nuage de poussière de fleurs. Nous l'avions sacrifié. Depuis trois jours, deux convers se sont relayés, deux bourreaux de chêne. Joyeux, avec des « han » rauques, le grand Philippe et le petit Bruno ont frappé à tour de rôle dans sa chair qui rougissait, une palie d'arbre. La peau sombre, arrachée, découpée, sur tout le pourtour du tronc, découvrait les muscles, les nerfs et les artères. La cognée, jetée vers le ciel, retombait en bruit mat entraînant les mains, les bras, le torse et la tête de l'homme planté sur ses jambes fixées comme avec des racines. La cognée tendue en haut, puis en bas, tirait les muscles longs de Philippe ; des muscles de lierre ou de glycine, et ceux courts et noueux de Bruno, en racine de bruyère et d'Olivier. A cause de l'arme forgée par Antime la lutte était inégale. Enfin, hier, le géant de cent pieds, de cent ans, s'est laissé arracher à sa branche haute. Ce matin, c'était la fin. Comme des juges cruels, les bras croisés, rangés le long du Champ nous étions tous descendus pour voir et pour aider. Lorsque le moment fut venu, Luc attela les mules à la corde du milieu et les hommes s'emparèrent des deux autres cordes. Philippe frappait au cœur, au premier craquement, tous ont tiré au commandement de Luc. Au troisième effort, la cime oscilla, hésita le temps d'une respiration, puis le grand mouvement s'amorça, tellement lent au début que ça n'en finissait pas, enfin de plus en plus vite les branches et les feuilles balayèrent le ciel en tournant sur la rotule des fibres. Un grand silence suivit. Dans ce désordre nouveau le chêne n'arrêtait plus de tenir de la place, de compliquer le sol.

(...) Le chêne mutilé, resta seul, couché dans le cimetière. Dans un mois les plateaux, bien calés pour sécher, seront rangés contre les ateliers. Dans dix ans, l'arbre abattu de la Saint-Jean sera nos portes, nos tables, nos stalles.

Fernand Pouillon, *Les pierres sauvages*, 1964.

Retrouvez Éduscol sur



Texte n°3

LE BANYAN

Le Banyan tire.

Ce géant ici, comme son frère de l'Inde, ne va pas ressaisir la terre avec ses mains, mais, se dressant d'un tour d'épaule, il emporte au ciel ses racines comme des paquets de chaîne. A peine le tronc s'est-il élevé de quelques pieds au-dessus du sol qu'il écarte laborieusement ses membres, comme un bras qui tire avant le faisceau de cordes qu'il a empoigné. D'un lent allongement le monstre qui hale se tend et travaille dans toutes les attitudes de l'effort, si dur que la rude écorce éclate et que les muscles lui sortent de la peau. Ce sont des poussées droites, des flexions et des arcs-boutements, des torsions de rein et d'épaules, des détentes de jarret, des jeux de cric et de levier, des bras qui, en se dressant et en s'embrassant, semblent enlever le corps de ses jointures élastiques. C'est un nœud de pythons, c'est une hydre qui de la terre tenace s'arrache avec acharnement. On dirait que le banyan lève un poids de la profondeur et le maintien de la machine de ses membres fendus.

Honoré de l'humble tribu, il est, à la porte des villages, le patriarche revêtu d'un feuillage ténébreux. On a, à son pied, installé un fourneau à offrandes, et dans son cœur même et l'écartement des branches, un autel, une poupée de pierre. Lui, témoin de tout le lieu, possesseur du sol qu'il enserme du peuple de ses racines, demeure, et, où que son ombre se tourne, soit qu'il reste seul avec les enfants, soit qu'à l'heure où tout le village se réunit sous l'avancement tortueux de ses bois les rayons roses de la lune passant à travers des ouvertures de sa voûte illuminent d'un dos d'or le conciliabule, le colosse, selon la seconde à ses siècles ajoutée, persévère dans l'effort imperceptible.

Quelque part la mythologie honora les héros qui ont distribué l'eau à la région, et, arrachant un grand roc, délivré la bouche obstruée de la fontaine. Je vois debout dans le Banyan un Hercule végétal, immobile dans le monument de son labeur avec majesté. Ne serait-ce pas lui, le monstre enchaîné, qui vainc l'avare résistance de la terre, par qui la source sourd et déborde, et l'herbe pousse au loin, et l'eau est maintenue à son niveau dans la rizière ? Il tire.

Paul Claudel, *Connaissance de L'Est*, 1907.

Texte n°4

Devant l'arc en plein cintre supporté par des colonnes doubles qui donne accès au couvent de Mariabronn, un châtaignier, fils esseulé du Midi, apporté là jadis par un pèlerin venu de Rome, dressait tout au bord du chemin son tronc puissant. Sa couronne arrondie s'étendait au-dessus de la route en un geste de tendresse et respirait dans le vent comme une poitrine qui s'enfle. Au printemps, alors que tout, autour de lui, était déjà verdoyant et que les noyers du cloître avaient eux-mêmes revêtu leur jeune feuillage rougeâtre, ses feuilles se faisaient attendre longtemps encore. Puis, à l'époque des nuits les plus courtes, il dressait hors des touffes de feuilles, comme de pâles rayons blancs et verts, son étrange floraison. À ses senteurs âcres et fortes les souvenirs se levaient, les cœurs se serraient. En octobre, la cueillette des fruits et la vendange étaient déjà terminées quand, de sa couronne jaunissante, tombaient dans le vent d'automne ses châtaignes hérissées de piquants qui ne mûrissaient pas chaque année. Les gamins du couvent se battaient pour les ramasser et l'adjoint du prieur, le père Grégoire, originaire du pays latin, les faisait griller au feu de sa cheminée. Au-dessus de l'entrée du monastère il laissait lentement onduler sa nature, le bel arbre étranger au cœur plein de tendresse, cet hôte un peu frileux venu d'un autre climat, que des liens mystérieux apparentaient aux sveltes colonnettes de grès accouplées au portail, à la parure fleurissant aux cintres des fenêtres, aux corniches et aux piliers ; chéri des Français et des Latins, cet

Retrouvez Éduscol sur



étranger que les gens du pays considéraient bouche bée.

Déjà bien des générations d'élèves avaient passé, au monastère, sous l'arbre venu des pays lointains, leurs tablettes sous le bras, bavardant, riant et jouant, se querellant ; pieds nus ou chaussés selon la saison ; une fleur à la bouche, une noix entre les dents ou une boule de neige à la main. Toujours, il en arrivait d'autres. (...) Devenus hommes, en amenant leurs fils à l'école des pères ils levaient un moment vers le châtaignier leurs yeux souriants tout pleins de souvenirs et disparaissaient à nouveau.

Hermann Hesse, *Narcisse et Goldmund*, 1947.

Texte n°5

Le hêtre de la scierie n'avait pas encore certes, l'ampleur que nous lui voyons. Mais sa jeunesse (...) ou plus exactement son adolescence était d'une carrure et d'une étoffe qui le mettaient à cent coudées au-dessus de tous les autres arbres, même de tous les autres arbres réunis. Son feuillage était d'un dru, d'une épaisseur, d'une densité de pierre, et sa charpente (dont on ne pouvait rien voir, tant elle était couverte et recouverte de rameaux plus opaques les uns que les autres) devait être d'une force et d'une beauté rares pour porter avec tant d'élégance tant de poids accumulé. Il était surtout (à cette époque) pétri d'oiseaux et de mouches ; il contenait autant d'oiseaux et de mouches que de feuilles. Il était constamment charnu et bouleversé de corneilles, de corbeaux et d'essaims ; il éclaboussait à chaque instant des vols de rossignols et de mésanges ; il fumait de bergeronnettes et d'abeilles ; il soufflait des faucons et des taons ; il jonglait avec des balles multicolores de pinsons, de roitelets, de rouges-gorges, de pluviers et de guêpes. C'était autour de lui une ronde sans fin d'oiseaux, de papillons et de mouches dans lesquels le soleil avait l'air de se décomposer en arcs-en-ciel comme à travers des jaillissements d'embruns. Et, à l'automne, avec ses longs poils cramoisis, ses mille bras entrelacés de serpents verts, ses cent mille mains de feuillages d'or jouant avec des pompons de plumes, des lanières d'oiseaux, des poussières de cristal, il n'était pas vraiment un arbre. Les forêts, assises sur les gradins des montagnes, finissaient par le regarder en silence. Il crépitait comme un brasier ; il dansait comme seuls savent danser les êtres surnaturels, en multipliant son corps autour de son immobilité ; il ondulait autour de lui-même dans un entortillement d'écharpes, si frémissant, si mordoré, si inlassablement repétri par l'ivresse de son corps qu'on ne pouvait plus savoir s'il était enraciné par l'enracinement de prodigieuses racines ou par la vitesse miraculeuse de la pointe de la toupie sur laquelle reposent les dieux.

Jean Giono, *Un roi sans divertissement*, 1948.

Annexe

La racine de l'Odyssée, c'est un olivier.

Cet olivier, Homère, j'en suis sûr, l'a rencontré dans un de ses voyages, et pourquoi pas à Ithaque même ? Quel bel arbre ! Aussi fier, aussi pur, aussi radieux, j'allais dire presque aussi saint, dans la force de sa fibre tendue, que l'un de ces êtres parfaits, de ces irréprochables plants humains, dont l'art hellène a perpétué au milieu de nous le témoignage. On parle d'un marin qui jette l'ancre, dit le poète, et moi, je vois ici un être vivant qui est capable de m'enraciner pour à jamais avec lui à ce coin de propriété. De quelle intensité il est attaché à ce qu'il aime et quelle éloquence de ce feuillage d'argent dans la lumière à parler de ses racines ! Arbre sacré, enfant de Zeus, médiateur entre la substance et l'azur, ah ! Je le sens ! Désormais ce n'est plus à une autre industrie que la tienne que je demanderai cette grâce qui est l'huile ! Ah ! Si les dieux m'avaient accordé une autre épouse que celle-ci invisible, la Muse, en qui m'est dénié tout ce qui fait la vie des autres hommes, c'est à ton fût, immortel, que je voudrais amarrer la couche nuptiale. De tes branches je ferais mon toit et j'en enclorais l'ombre par un mur. Nul dans ce sanctuaire dont tu es l'âme ne serait admis à pénétrer que moi seul et celle que j'aurais choisie. Et si le sort, un jour, pèlerin d'un rêve inextricable, ne refusait pas au bâton de l'aveugle ce qu'il accorda à la rame du navigateur, c'est là que m'attendrait, inviolablement fidèle entre les prétendants à l'époux, Pénélope, ma patrie !

Paul Claudel, *Préface à L'Odyssée*, 1949.